

LE JOUR, 1946
08 JANVIER 1946

LE SOUVENIR DE VERLAINE

Le 8 Janvier, comme aujourd'hui, Paul Verlaine mourrait en 1896. Cet anniversaire, Paris et la France, dans les difficultés et les luttes politiques de l'après-guerre, peuvent l'oublier. Au Liban, nous ne l'oublierons pas. Car, Verlaine fut un des poètes très aimés du temps évanoui de notre jeunesse. Nous l'imaginions d'ici, écrivant des choses ravissantes sur le marbre blanc d'un petit café, devant une absinthe épaisse. Tel il vécut, jusqu'à sa mort, presque bourgeoise, dans une chambre d'étudiant du quartier latin, après des années de bohème, de misère et d'hôpital :

*« Si que me voilà seul à présent, morne et seul,
Morne et désespéré, plus glacé qu'un aïeul,
Et tel qu'un orphelin pauvre, sans sœur aînée... »*

Exquis et pauvre Verlaine ! Nous pensions alors que sa poésie était certainement, de toutes, la plus naturelle, la plus authentique, la plus humaine. Peut-être serions-nous un peu moins enthousiastes et catégoriques aujourd'hui, et peut-être notre âge mûr n'aurait-il pas les joies illimitées de notre vingtième année.

Mais Verlaine n'a pas cessé d'être ce musicien exceptionnel dont on ne retrouve un semblable qu'en remontant jusqu'à Villon et qui, devant les laides duretés de la vie, a conservé, en plein Paris et jusque dans le ruisseau et l'ornière, une fraîcheur de prairie et de printemps.

*« Quant au monde, qu'il soit envers nous irascible,
Ou doux, que nous ferons ses gestes ? ... »*

Oui, que lui feront-ils ? Il est si loin de tout cela, si loin vraiment, quoique déambulant sans repos sur le boulevard et dans la cohue. L'atmosphère lourde et triste du cabaret le fait indifférent aux passants, et il trouve dans la rue froide et dans le ciel brumeux d'incroyables puretés et de miraculeuses tendresse.

*« Il pleure dans mon cœur
Comme il plut sur la ville
Mon âme dit à mon cœur : sais-je moi-même,
Que nous veut ce piège
D'être présents bien qu'exilés... »*

Nous ne dirons rien des musiques célèbres : *Fêtes Galantes, la Bonne Chanson, Sagesse, Jadis et Naguère...* Tout cela, quoique sur nos lèvres, paraît à des lieux du temps ingrat où nous vivons, quoique encore adouci par une patine albâtre ancien, une grâce de dentelle au fuseau, de boudoir et d'église. Tout cela ressemble, sans doute, au Verlaine obsédant et irréel que peignit Eugène Carrière.

Mais il y a aussi les vastes cris de l'amour et du repentir, les heures solennelles où, sorti des vapeurs de la luxure et du cabaret, un jour pénitent et l'autre impénitent, Verlaine se mit, en boitant, à la recherche de l'éternité :

*« O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Noyez mon âme aux flots de votre Vin
Voici mon sang que je n'ai pas versé... »*

Dirait-on vraiment aujourd'hui qu'il y a cinquante ans que Verlaine est mort ? Le dirait-on vraiment ? Oui, après tout ; et peut-être davantage. Car, la fuite du temps devient démesurée et folle. D'autres formes de poésie se sont imposées par une sorte de violence peut-être ; d'autres noms ont connu la gloire. Mais Verlaine lui, devant son absinthe, est toujours harmonieux et triste, pareil à lui-même et paradoxal en son siècle. Ce n'est pas Verlaine, ce sont les générations d'aujourd'hui qui ont vieilli prématurément.

Nous sommes émus ce matin, d'associer le Liban au souvenir d'un des plus doux, des plus poignants et des plus français parmi les poètes de la France. Nous nous consolons un peu en cela de ce que la politique étrangère peut avoir, parfois, d'étriqué et de décevant.